

XXXIV.—Le dîner.

Tandis que Fouché, conduit par le chirurgien Marat, se dirige vers la maison formant l'angle de la rue du Plessis avec celle d'Angivilliers, maison que nos lecteurs connaissent, et dont le rez-de-chaussée est occupé par la boutique de la fruitière et par celle de la cuisinière-blanchisseuse, nous allons rentrer dans cette dernière et y retrouver les pratiques de la petite mère Lefebvre, que nous y avons laissées en bon train de fêter ses talents dans l'art culinaire.

Le dîner s'avancait. Pour être juste, il faut dire qu'il n'était pas extraordinairement compliqué; mais ce que l'on servait chez la femme du soldat aux gardes françaises avait la réputation méritée d'être succulent et soigneusement préparé. Jeannoton venait d'apporter sur chaque table un plat de haricots d'un attrayant aspect, et les bouteilles de vin d'Argenteuil avaient presque toutes été renouvelées.

Aussi la conversation était-elle vive, bruyante, animée, et, bien que les convives fussent séparés en trois sociétés distinctes; bien qu'aucune parole ne fût échangée sur un ton par trop glapissant, il commençait à devenir difficile d'entendre clairement ce que disait son voisin, et surtout de se faire entendre soi-même.

Mais la table la plus bruyante, celle où les rires étaient les plus éclatants et où les bouteilles se succédaient le plus vite était, sans contredit, la table occupée par Michel, Tallien, Joachim, Augereau, Talma et l'élève de l'École militaire.

—Eh bien! l'abbé, disait Augereau en tappant sur l'épaule de Joachim, jetons-nous le froc aux orties, endossons-nous l'urforme?

—Vive la cavalerie! cria le petit abbé en vidant son verre d'un seul trait.

—Bravo! je vous prédis que vous irez loin.

—Je deviendrai capitaine!

—Alors, à vos épaulettes!

Et le maître d'armes choqua son verre contre celui de Joachim.

—Vla un petit particulier là-bas qui me caresse l'œil! dit Mahurec en désignant à ses compagnons le jeune abbé, dont le visage s'empourprait sous l'action du vin cependant peu généreux. Il a un air bon enfant qui fait plaisir à relever. Quel beau petit mousse ça ferait!

—A propos! dit tout à coup Michel, vous savez bien ce que nous a raconté Léonard dans le carabas?

—L'histoire des empoisonnements? répondit Tallien.

—Oui.

—Est-ce que tu en as entendu parler?

—Mais oui. J'ai des nouvelles toutes fraîches.

—Dites-nous cela, monsieur Michel! dit Talma avec curiosité.

—Où donc en avez-vous eu des nouvelles? demanda Augereau.

—Chez la cliente du patron, Mme. de Beauharnais.

—Elle vous a parlé de cette histoire?

—Oh non! pas elle; mais, tandis que j'attendais, pendant qu'elle était à sa toilette, j'en ai entendu causer dans son salon.

—Bah! Cette aventure-là est donc bien répandue?

—Il paraît, et Léonard avait raison: il n'est bruit que de ces empoisonnements.

—Sait-on chez qui ils sont commis? demanda l'élève de l'École militaire.

—On disait que c'était chez M. de Niorres.

—Le conseiller au parlement? dit Tallien.

—Tiens! fit Danton, qui depuis quelques instants prêtait l'oreille à ce que l'on disait à la table voisine de la sienne, Robespierre aussi m'a parlé de cette ténébreuse affaire, et c'est effectivement Phôtel de Niorres qui est le théâtre de ces horribles drames.

—Ma foi! Robespierre est fort embarrassé. On cherche quel but veut atteindre le coupable.

—Oh! fit observer M. Roger d'une voix insinuante, ce but est facile à deviner: ce doit être l'intérêt.

—Alors l'auteur des crimes serait donc un membre de la famille du conseiller qui aurait intérêt à faire le vide autour de lui? dit l'avocat en regardant l'employé.

Celui-ci détourna les yeux sous le regard perçant que Danton dirigeait sur lui.

—Je l'ignore, dit-il; j'émetts une opinion, voilà tout.

—Mais cette opinion me paraît bonne, monsieur.

—Mon Dieu! je la donne pour ce qu'elle vaut.

Quant à MM. Gorain et Gervais, en dépit de leur loquacité ordinaire, ils avaient écouté jusqu'alors, depuis le commencement du repas, sans oser prononcer une parole.

Les deux bourgeois se sentaient légèrement intimidés d'être placés ainsi en présence de tant de monde, et M. Gorain se trouvait encore sous l'influence des pensées vaniteuses que faisait surgir dans son esprit l'espérance brillante fugitivement suscitée par l'employé.

Cependant ce mutisme obstiné, tellement en dehors de leurs habitudes, et combattu vigoureusement par le sentiment de bien-être que leur procurait le contentement de leur estomac satisfait, commençait à fatiguer étrangement les deux dîneurs.

M. Gorain fut le premier qui se hasarda à rompre le silence.

—De quelle affaire parle donc M. Danton, mon locataire? demanda-t-il à voix basse à M. Gervais.

—Je ne sais pas trop, répartit celui-ci.

—Quoi! dit Roger avec étonnement, vous n'avez pas entendu parler des crimes commis à l'hôtel de Niorres?

—Non, cher monsieur....

—C'est pourtant une affaire des plus importantes et des plus ténébreuses.

—Qu'est-ce que c'est donc?

—Une succession d'empoisonnements qui désole la famille du respectable magistrat.

—Oui, ajouta Danton, M. de Niorres a déjà vu mourir ses trois fils, sa sœur, l'une de ses brus et deux de ses petits-enfants.

—Et le criminel n'est pas arrêté? dit M. Gorain.

—On ignore même encore qui il est.

—Comment? la police ne sait pas cela?

—Ou si elle le sait, ajouta Danton, elle garde le secret pour elle.

Roger lança en-dessous un profond regard qui darda ses rayons sur le locataire de M. Gorain.

—Mais, continua l'avocat en élevant la parole et en désignant Michel, voici un jeune homme qui prétend avoir des nouvelles à cet égard, n'est-ce pas, monsieur le clerc?

—Oui, maître, répondit Michel en s'inclinant; j'ai, je le répète, des nouvelles toutes fraîches.

—Qu'avez-vous donc entendu dire?

—Que Mme. de Niorres, la jeune veuve du troisième fils du conseiller, avait failli être tuée cette nuit avec son enfant et le pauvre orphelin son neveu.

—Et elle a échappé à la mort?

—Heureusement. La machine préparée pour faire explosion dans son appartement n'a pas parti.

—Et que dit-on? L'opinion publique accuse-t-elle un coupable? reprit Danton.

—On en est aux probabilités, répondit Michel.

—Ces probabilités, alors, pesent sur quelqu'un? ajouta M. Roger.

—On fait ce que vous disiez tout à l'heure, monsieur, on cherche où est l'intérêt qui peut faire accomplir ces crimes.

—Mais, dit Danton avec force, dire cela est accuser un membre de la famille, je le répète.

—Oh! fit M. Roger en secouant la tête, malheureusement ce ne serait pas là le premier exemple que donneraient les annales du crime.

—Le conseiller a-t-il donc un autre enfant?

—Il a une fille mariée à M. de Nohan.

—Et puis?

—Deux nièces.

—Ah! dit Michel, on disait chez Mme. de Beauharnais que ces deux jeunes filles étaient fiancées à deux gentilshommes de vieille noblesse.

—Sait-on leur nom?

—Oui, ce sont MM. le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville.

—Hein? fit brusquement un organe sonore, et Mahurec se dressa sur sa chaise. Quoi qu'y a?

—Chut!... tais-toi donc! dit vivement Lefebvre en tirant par le bras son ami afin de le contraindre à se rasseoir.

Le soldat craignait de contrarier les pratiques de sa femme en laissant Mahurec se mêler à la conversation.

—Mais, dit le matelot, c'est mes lieutenants....

—Eh bien, tais-toi!

—Mais t'as donc pas entendu ce que dit cet autre, qu'ils vont se brouiller dans une maison d'empoisonneurs....

—Assieds-toi et écoute!

Mahurec obéit en grommelant: les paroles échangées entre lui et Lefebvre n'avaient point été entendues des autres personnages, lesquels avaient continué la conversation engagée d'une table à une autre.

—Mais, avait dit vivement Danton, MM. d'Herbois et de Renneville sont les deux jeunes gens avec lesquels nous avons fait route ce matin.

—Tiens! c'est vrai! ajouta Saint-Just. Vous les connaissez, puisque vous nous avez présentés à eux, moi et M. Fouché.

—Oui, certes, je les connais, et je m'en fais honneur, répondit Danton, car ce sont non-seulement deux excellents gentilshommes, mais encore, mais surtout deux braves cœurs et deux intelligences supérieures.

—C'est ça parler! cria Mahurec incapable de se contenir en entendant vanter les précieuses qualités de ses lieutenants. Vous êtes un brave terrien.... vous, l'homme en noir....

—Tais-toi donc! dit Lefebvre.

—Je dis que celui-là est digne d'être matelot!

Cette fois Danton avait entendu; il sourit en regardant Mahurec.

—Ah! mon brave, fit-il en s'adressant au marin, vous connaissez aussi MM. d'Herbois et de Renneville?

—Si je les connais?... En vla une bêtise!... c'est-à-dire, ajouta le matelot en se reprenant vivement, je voulais dire en vla une farce! Je les connais depuis qu'ils naviguent, voyez-vous, et le premier qui en dirait du mal....

—Allons! mange donc, interrompit Lefebvre en tirant son ami par sa vareuse.

—Laisse donc, toi! dit Mahurec en repoussant le soldat; tu vois bien à cette heure qu'il s'agit de mes lieutenants, et Mahurec est là, prêt à déralinguer qui les rangerait trop bord à bord. Pour lors, et d'une, c'est pas tout ça, continua le matelot en quittant sa table pour venir se camper en face de Danton, vous m'avez largué de bonnes paroles, vous; vous me faites celui d'être solide comme un gabier d'artimon. Fant pas être fier avec un pauvre matelot qui aime ses chefs et lui larguer la vérité dans le grand! Si j'ai bien relevé le point, mes lieutenants sont à la veille de s'afaler dans la vase, mais minute, que je dis: ouvre l'œil et déie de la marée qui porte au vent!... Faut jeter le plomb de sonde dans ce gâchis-là, et savoir un brin quel fond qu'il rapporte!

Et sans plus de cérémonie, le matelot posa l'une de ses larges mains sur la table devant laquelle étaient assis Danton et Saint-Just, et de l'autre attirant le banc dont il fit glisser l'extrémité entre ses jambes, il s'assit carrément.

M. Roger, glissant doucement sur son siège, se rapprocha du matelot.

XXXV.—(Suite.)

—Mon ami, dit l'avocat du ton le plus bienveillant, je ne puis vous apprendre rien autre chose que ce que vous venez d'entendre vous-même; je n'en sais pas plus. Mais puisque vos lieutenants sont fiancés tous deux aux nièces de M. de Niorres, je m'explique l'air chagrin que j'ai remarqué ce matin sur leur visage.

—Hum! fit Mahurec en secouant la tête d'un air mécontent, faudra que je relève le point moi-même.

—Comment! dit M. Roger qui causait à voix basse avec les deux bourgeois et avec Saint-Just, MM. d'Herbois et de Renneville sont fiancés à Mmes de Niorres!... C'est particulier! Ils ne m'ont pas dit un mot de ces mariages!

—Vous les connaissez aussi? demanda Danton.

—Mais beaucoup.... beaucoup.... Je me suis occupé de leurs affaires durant leurs nombreux voyages, et j'avoue que ce n'était point une petite besogne. Ces marins, ils ne se doutent pas de la valeur de l'argent. Une fois à terre, ils jettent les louis par les fenêtres avec une facilité....

—C'est vrai! dit Tallien; je me rappelle maintenant avoir entendu parler de ces messieurs à l'étude. Il paraît qu'ils ont mené jadis l'existence la plus fastueuse....

—Hélas! fit l'employé en soupirant, ils n'ont jamais cessé de vivre ainsi.

—Ils sont donc riches? demanda Danton.

—Ils ne possèdent plus un sou de patrimoine; tout a été follement dépensé avec l'insouciance de la jeunesse.... Ce sont des jeunes gens charmants! ils ont un avenir superbe, mais je dois avouer que leur présent est grevé de dettes énormes....

—Comment payeront-ils? dit M. Gorain: s'ils n'ont plus rien.

—Le roi ne les laissera pas dans l'embarras, puis l'avenir répond d'eux.... Je sais bien que tous leurs créanciers ne sont pas de mon avis. Il y en a même d'intraitables, mais, pour moi, je suis tranquille....

—Ils vous doivent? demanda Danton.

—Oui, je les ai obligés souvent, pour des sommes assez fortes, mais je ne crains rien.... j'ai en eux une confiance absolue. Ainsi, il y a un remboursement prochain.... je suis certain qu'ils payeront.

—Avec les deniers du roi, dit Danton; mais si le roi ne paye pas?

—Oh! ils se tireront d'affaires. D'ailleurs, il le faut bien! Il y a parmi leurs créanciers deux gaillards qui ne badinent pas et qui, pour soixante mille écus qui leur sont dus, ne reculeraient pas devant le scandale le plus désastreux. Le vicomte et le marquis le savent bien. Aussi ils se mettent en mesure de rembourser, j'en réponds.

—Pauvres jeunes gens! dit l'avocat, je ne les croyais pas dans une situation aussi fâcheuse.

—Bah! fit M. Gervais, un bon mariage les tirera d'affaires; et puisqu'ils doivent épouser Mmes de Niorres.

—Mais, fit observer Danton, j'ai entendu dire que les nièces du conseiller ne vivaient que des bontés de leur oncle et ne possédaient aucune fortune.

—Pour le présent, oui, dit M. Roger; mais l'avenir peut être beau. Si les deux petits enfants du conseiller et sa petite fille mouraient à leur tour, comme sont morts ses trois fils, Mmes de Niorres seraient les seules héritières d'une fortune immense. Certes, je suis convaincu que le vicomte et le marquis son incapables d'avoir songé à cela; mais enfin....

M. Roger n'acheva pas sa pensée; Danton le regardait avec une fixité telle, qu'il détourna encore la tête.

—Tiens! tiens! tiens! fit Tallien à l'oreille de Michel, je n'avais pas pensé à cela, moi; j'ai la raison, ce monsieur!

Quant à Mahurec, il avait écouté sans trop comprendre. Il regardait les dettes de ses lieutenants comme des peccadilles de jeunesse auxquelles il n'attachait pas la moindre attention, et il était si loin de supposer qu'une pensée mauvaise pût germer dans la tête d'autrui à l'égard de ceux qu'il aimait, qu'il n'interpréta que comme une parole dite en l'air l'observation insidieuse de l'employé du ministère de la Maison du roi.

Ce fut à ce moment que Fouché, accompagné du chirurgien Marat, entra dans la salle. Danton frappa sur la table en l'apercevant.

—Allons donc! dit-il. Je vous croyais perdu dans Versailles. Vous avez manqué notre rendez-vous.

—Ce n'est pas ma faute, répondit Fouché en prenant la place que Mahurec venait de quitter pour regagner la sienne près du soldat aux gardes françaises; j'ai été retenu plus longtemps que je ne le voulais.

—Eh bien! monsieur, dit Marat en s'asseyant près de Fouché, et en s'adressant à l'avocat tandis que Jeannoton s'empressait de servir un nouveau dîner, avez-vous vu Robespierre?

—Oui, monsieur, et nous avons eu ensemble une longue conférence.

—Relativement à l'enlèvement de l'enfant?

—Quel enfant? demanda Fouché en s'efforçant de s'arracher à une préoccupation qui absorbait son esprit d'une façon évidente.

—Eh! l'enfant du teinturier, la jolie mignonne; la fille de Bernard, enfin, répondit Danton. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce que je vous racontais il y a à peine quelques heures?

Fouché, qui portait à ses lèvres pâles une cuillerée de potage puisée dans l'assiette qu'il avait devant lui, s'arrêta subitement et laissa retomber le liquide fumant.

—C'est vrai, dit-il; j'avais complètement oublié....

—Eh! fit Saint-Just en riant, on dirait, mon cher professeur, que vous tombez des nues!

—Quel âge a donc cette petite fille? demanda Fouché.

—Quatre ans, répondit Danton.

Fouché baissa la tête et parut réfléchir profondément. Mahurec semblait ruminer un projet dans sa cervelle; il n'avait prêté aucune attention à ce qui venait de se dire; mais Jean, le garçon de maître Bernard, avait écouté avec un vif intérêt les paroles relatives à la petite fille de son patron.

A la table de Michel, tous les convives avaient cessé leurs conversations particulières depuis qu'il avait été question de M. de Niorres, et maintenant ils semblaient s'occuper de l'enfant perdu ou volé.

Personne donc, M. Roger excepté, ne remarqua la préoccupation visible de Fouché, ni la tension d'esprit manifeste à laquelle se livrait Mahurec.

—Et que vous a dit Robespierre? demanda Marat de sa voix brève et siffiante.

—Il m'a fait raconter tous les détails de ce triste événement, répondit Danton; puis nous avons pesé chaque circonstance, enchaîné chaque déduction, commenté chaque probabilité....

—Et.... vous avez conclu?

—Que la jolie mignonne n'avait pu être enlevée à ses parents que par des mains puissantes; car si l'enfant eût été dérobé par quelque mendiant, les recherches rapides, actives et minutieuses auxquelles on s'est livré dès le premier instant de la disparition de la jolie mignonne, eussent certes porté leurs fruits.

—Cela est en effet probable, dit Marat.

MM. Gorain et Gervais se poussèrent mutuellement le genou. M. Roger demeurait impassible et examinait Fouché.

Celui-ci semblait s'occuper exclusivement de son repas; tout symptôme de préoccupation avait disparu.

—Et, reprit Marat, cela explique encore la nullité des efforts de la police. Elle n'a pas les ongles assez aigus pour fouiller dans les affaires de la noblesse.

—Espérons pour la tranquillité de chacun, pour la liberté individuelle de tous, que ces ongles lui pousseront, dit Saint-Just en relevant la tête.

—Bah! répondit le chirurgien en haussant les épaules, les privilèges sont de puissants ciseaux pour rogner les griffes. Le jour dont vous parlez, jeune homme, n'est pas près de luire, à moins que....

—A moins que?... répéta Saint-Just en voyant Marat s'arrêter.

—A moins que la volonté du peuple ne lacère d'abord ces privilèges stupidement insolents.

—La volonté du peuple? dit M. Gorain en regardant M. Gervais; qu'est-ce que c'est que cela?

—Je ne sais pas, compère, répondit le second bourgeois.

—C'est quelque chose que la France connaîtra un jour, dit le chirurgien en lançant un coup d'œil à Danton.

—Vox populi, vox Dei! dit l'avocat avec un peu d'emphase.

—Qu'avez-vous donc, mon cher ami? demanda Talma à l'élève de l'École militaire qui venait de tressaillir brusquement.